

Denis Monette

La Paroissienne



roman



Denis Monette

La Paroissienne

Roman



Prologue

Quelques feuilles jaunies jonchaient déjà le sol. Les écu-reuils, privés des écoliers qui étaient retournés en classe, taquinaient les quelques tout-petits et leur maman, afin d'obtenir une noix, une parcelle de leur biscuit ou un flocon de céréale tombé par mégarde. Dans la rivière, tout près de la clôture de broche, deux ou trois canards, plus entêtés que les autres, n'avaient pas encore quitté leur petit étang, dans l'espoir qu'un vieillard compa-tissant ou un tout jeune enfant leur lance une croûte de pain ou des brisures de croustilles.

C'était frisquet, et le vent, complice des nuages, annonçait une pluie quasi automnale. Jeudi 15 septembre 1960, Rhéaume Bréard, comme chaque matin ou presque, avait choisi le banc le plus près de la berge, afin d'y apercevoir encore quelques yachts de plaisance, une chaloupe ou un canot, même si le temps des vacances était déjà

terminé. Le parc Nicolas-Viel était presque désert à dix heures du matin, et le quinquagénaire en profitait pour venir y respirer l'air pur et lire quelques pages de son gros bouquin, pendant que sa femme, Thérèse, depuis quelque temps alitée, dormait encore profondément avec l'aide de calmants ordonnés par son médecin traitant. Thérèse était malade. Gravement malade. Atteinte d'un mal qui ne pardonnait pas. Se levant avec difficulté, elle se rendait à la salle de bain en s'agrippant au bras de son mari ou de la gardienne, quand celui-ci s'évadait pour retrouver son souffle. Durant l'été, Thérèse avait pu s'allonger dans une chaise de jardin munie d'un matelas souple, mais depuis septembre, elle gardait le lit. Parfois, avec peine, elle réussissait à se lever seule et à se rendre jusqu'à la fenêtre d'où elle lançait quelques grains de céréales aux moineaux qui l'attendaient en rang d'oignons sur la corde à linge. Puis, de retour au lit, souriante, sereine, elle savourait le plaisir inavouable qu'elle venait de s'offrir. Thérèse adorait les oiseaux, les moineaux surtout, qu'elle trouvait sans défense et qu'elle appelait ses « petits ». Ces moineaux, jamais les mêmes d'une année à l'autre, elle les considérait comme « ses enfants ». Parce qu'elle n'en avait jamais eu. Parce que le Tout-Puissant ne l'avait pas gratifiée de la joie d'être mère. Sans que Rhéaume s'en plaigne, sans aucun reproche ni soupir de sa part. Parce que, aujourd'hui tout comme hier, il aimait sa femme profondément. Thérèse, si belle, si pulpeuse, qu'il comblait de gâteries. Thérèse qui, maintenant émaciée, vieillissante, n'affichait plus qu'un visage sans couleur et des mains décharnées. Thérèse, qu'il aimait encore tendrement.

Rhéaume tentait de se plonger dans son livre, mais à tout moment quelque chose venait le déranger. Un chien qui se mit à aboyer alors que son maître le maintenait solidement en laisse. Puis, une fillette d'environ deux

ans qui, se promenant avec sa maman, déposa sa poupée de chiffon sur le banc de Rhéaume. Sa mère s'empressa de la reprendre, mais le liseur, sortant une fois de plus de son chapitre, prit le temps de sourire à l'enfant. À deux bancs du sien, à sa gauche, une femme était, elle aussi, absorbée dans un livre. Rhéaume ne la voyait que de profil, mais elle lui semblait fort jolie. Cheveux noirs jusqu'aux épaules, mignon béret gris porté sur le côté, à la française, elle avait les jambes croisées et ne semblait se laisser distraire par quoi que ce soit. Pas même par la bambine qui tentait de lui montrer sa poupée. Rhéaume regarda la rivière, et le bruit des vagues sur les roches se rendit jusqu'à lui telle une musique. Le ciel était de plus en plus gris, et la dame qui lisait s'était levée pour ne pas être surprise par la pluie. Elle passa devant son voisin de banc sans même lui jeter un regard, alors que ce dernier aurait certes apprécié qu'elle dise qu'on allait avoir une ondée. Que ça... Bref, n'importe quoi pour la voir de plus près et tenter d'hériter d'un sourire. Mais il se contenta de la regarder s'en aller, non sans remarquer qu'elle avait la démarche altière ainsi qu'un port de tête un tantinet hautain, alors qu'elle replaçait sur ses épaules un châle rouge, négligemment jeté, qu'elle avait failli perdre.

Se levant à son tour afin de réintégrer sa demeure avant que le ciel gris ne se noircisse davantage, Rhéaume Bréard pressa le pas. Peu à peu, le parc se vida de ses quelques badauds, enfants et petits chiens. Au loin, Rhéaume discernait encore la dame au châle rouge qui, rapidement, empruntait la rue Laverdure. « Tiens, tiens, elle habite dans le coin... », songea-t-il. Puis se la remémorant au moment où elle avait croisé son banc, il se souvint que la dame au béret gris arborait un lourd maquillage. Les yeux surtout, avec ombre à paupières et mascara. Ce qui la rendait encore plus attrayante. Pressant davantage le

pas, Rhéaume emprunta l'avenue d'Auteuil, arriva rapidement chez lui et grimpa les quelques marches de pierre de sa luxueuse résidence. Comme Thérèse sommeillait encore sous l'effet des sédatifs, il pria la gardienne – une dame âgée du voisinage – de rentrer chez elle, qu'il n'aurait plus à sortir de la journée.

— Vous désirez que je revienne demain, monsieur ?

— Heu... non, ma sœur Juliette sera là demain. Mais si vous êtes libre dimanche... En après-midi, peut-être ?

— Comptez sur moi, rien ne m'attend. Vous savez, à mon âge...

L'homme la remercia et la dame partit en ouvrant son parapluie, des gouttelettes s'étaient mises à tomber. Regardant par la fenêtre tout en chaussant ses pantoufles, le maître des lieux entendit sa femme se lamenter. Un geignement, un filet de voix venant de la chambre. Il s'y précipita et Thérèse, pâle comme un drap, faible et ayant peine à bouger lui dit :

— J'ai mal partout... Je pense que c'est rendu aux os. Je sens...

Il lui fit signe de se taire, s'approcha du lit et, dans un geste d'affection, lui épongea le front. La sueur y perlait, l'angoisse s'y lisait et la souffrance creusait des rides profondes sur son visage. C'était comme si le mal tentait de s'extirper par les pores de la peau. Pour ne pas l'affoler davantage, Thérèse avait fermé les yeux. Elle ne voulait pas que Rhéaume y saisisse la douleur extrême qu'elle combattait encore en retenant son souffle.

— Tu veux que je t'apporte un jus ? Tu aimerais te lever ?

Elle hocha négativement la tête, puis laissa échapper un long soupir.

— Tiens ! Si je remontais ton oreiller ? Juste un peu...

Elle lui fit signe que oui, mais lui retint le bras lorsqu'il voulut la remonter trop haut.

— Non, ne me fais pas bouger le corps, j'ai mal...

Rhéaume Bréard comprit que sa femme traversait un dur moment. Pire que la veille, mais moins pénible que lorsque le grand mal lui avait torturé le foie.

— Un peu d'eau, ma chérie ?

— Non, rien, ça va, ça diminue... Tu, tu... es allé au parc ?

— Oui, mais pas longtemps ce matin, la grisaille m'en a chassé. Il y avait très peu de gens, un enfant ou deux, les bancs étaient tous libres. Tu sais, depuis la rentrée des classes...

— Pourquoi toujours le même parc, Rhéaume ? Il y en a un plus près, juste un peu plus à l'est...

— Oui, mais il n'y a pas d'eau, Thérèse, pas de rivière, pas de canards...

La femme, dont les cheveux étaient devenus gris depuis sa maladie, se releva d'elle-même dans ce lit trop chaud, et lui murmura :

— Regarde comme j'étais belle à trente ans, Rhéaume. Tu t'en souviens ? Ta sœur disait que je ressemblais à l'actrice Carole Lombard.

Jetant un regard sur le portrait que sa femme pointait du doigt, Rhéaume Bréard répliqua :

— Tu étais plus belle qu'elle, Thérèse, plus féminine, plus élégante... Et tu l'es encore, tu sais.

— Allons, ouvre-toi les yeux, voyons ! Je ne suis plus que l'ombre de moi-même.

— On avance tous en âge, ma femme, moi comme les autres. Sans être ce que nous étions, on a encore du charme.

— Quelle douce consolation ! Ça vient de Juliette, ces mots-là ?

— Ma sœur ? Bien sûr que non ! Juliette a toujours été laide.

— Rhéaume... Voilà qui n'est guère gentil pour elle.

— Mais c'est sans méchanceté que je dis cela, Thérèse. Tout le monde sait que Juliette n'a jamais été belle. Elle a hérité du visage de mon père ! De ses yeux perçants, de son nez pointu et de son très long menton. Une tête d'aigle ou presque... Et pas coquette pour deux sous, celle-là !

— Oui, mais charitable et généreuse. Elle m'est très dévouée...

— Elle a de grandes qualités, je le sais et j'en remercie le bon Dieu. Une vraie samaritaine ! Elle sera encore ici demain. Pour toi, pour t'être utile. Il faut dire que seule, sans mari, sans enfants... Les vieilles filles ont tout leur temps.

— Qu'elle pourrait employer à autre chose, Rhéaume, voyager, partir au loin en groupe ; elle a de bonnes amies... Mais non, Juliette a le cœur sur la main. Tout comme ta défunte mère.

— Oui, le visage du père, mais le dévouement de la mère. Si seulement elle avait été un peu plus fière d'elle... En apparence, du moins. Elle aurait pu se trouver un mari, elle était charmante avec les gens. Mais non, aucun orgueil dans son allure, jamais pimpante. Encore aujourd'hui... Regarde-la et regarde-toi !

Rhéaume, constatant sa bévue, se tut. Il détourna la tête et, Thérèse, le regard ailleurs, lui dit :

— Tu as bien fait de t'arrêter... Juliette a la santé.

— Oui, je sais, excuse-moi, mais, parfois, je ne te vois pas...

— À l'agonie ? Mourante ? Tu as peur des mots, mon mari ?

— Ne sois pas défaitiste, je t'en supplie. Tant qu'il y a de la vie...

— Non, trêve d'espoir, mes jours sont comptés, je le sais. N'en parlons plus, veux-tu ? Et là, si tu m'aidais juste à m'asseoir tout en remontant doucement mon oreiller, je prendrais peut-être une tasse de thé.

Chapitre 1

C'est au printemps de 1930 que Rhéaume Bréard avait posé les yeux sur Thérèse Duclos pour la première fois. Stagiaire dans une banque, alors qu'il allait graduer en administration, il était allé livrer des documents chez un avocat de la rue Notre-Dame où mademoiselle Duclos était secrétaire. Blonde, bien tournée, les yeux pers, le sourire éclatant, elle l'avait séduit d'un seul regard. Jusqu'à ce jour, aucune jeune fille ne l'avait fait fléchir, pas même la sœur d'un étudiant de sa faculté, pourtant jeune et jolie. De son côté, Thérèse Duclos avait eu deux cavaliers, un à l'âge de seize ans, puis un deuxième avec lequel elle avait rompu récemment.

Rhéaume, bouleversé par la gentillesse et la beauté de Thérèse, y pensait encore le soir venu. Il avait peine à contenir son émotion, sans se rendre compte qu'il venait d'avoir un sérieux coup de foudre. Thérèse, pour sa part,

l'avait trouvé beau garçon, poli, distingué et débordant de charme. Sans être subjuguée comme lui l'était, elle devait admettre, en son for intérieur, que le jeune universitaire lui avait fait bon effet. Quelques jours passèrent et, encore sous le choc de ses battements de cœur, Rhéaume retourna au bureau de l'avocat sous prétexte d'y cueillir un dossier pourtant incomplet. Pour revoir Thérèse, bien sûr, et pour causer avec elle du doux printemps et de l'été qui viendrait. La semaine suivante, plus audacieux, de plus en plus épris, il lui demanda carrément si elle était libre et, sur réponse affirmative de celle qu'il convoitait, il l'invita sur-le-champ à souper dans un restaurant de la rue Sainte-Catherine, ce qu'elle accepta sans hésiter un seul instant. Ce qui valut à Rhéaume de sortir du bureau de l'avocat avec le numéro de téléphone de la jolie secrétaire et un rendez-vous en bonne et due forme pour le samedi suivant. Fou de joie, déjà amoureux ou presque, il se retint toutefois, le soir venu, de parler de sa douce rencontre à son père, à sa sœur aînée, et encore moins à son insolent jeune frère de dix ans son cadet, qui l'aurait sans aucun doute taquiné. Thérèse Duclos, moins secrète, en avait glissé un mot à sa mère ainsi qu'à son unique frère de trois ans plus jeune qu'elle, à qui elle ne cachait rien. Thérèse avait perdu son père quelques années auparavant, alors que Rhéaume, pour sa part, était devenu orphelin de mère à l'âge de quinze ans.

Le soir convenu, il l'avait invitée dans un charmant restaurant italien où ils avaient mangé des pâtes gratinées, bien arrosées d'un carafon de vin. Puis ils s'étaient mis à parler d'eux. Elle d'abord. Vivant avec sa mère et son frère, elle avait vingt-cinq ans et travaillait depuis cinq ans pour cet avocat chevronné qui la traitait bien. Elle avait suivi un cours commercial d'une école privée

de bonne réputation et était rapidement devenue une excellente sténodactylo. Jean-Marc, son jeune frère, se destinait au droit, mais tout ce qui touchait la justice l'attirait, même... la police ! La santé de sa mère était frêle, elle ne faisait osciller la « balance » qu'à quatre-vingt-dix livres. Une femme toute menue qui tricotait l'hiver venu et qui jardinait quand l'été s'annonçait.

Ne voulant en savoir plus pour l'instant, la trouvant belle et distinguée à souhait, Rhéaume Bréard se fit une joie de parler un peu de lui. Son père était banquier, passablement à l'aise, et ne s'était jamais remarié après la mort de son épouse, emportée par la tuberculose, alors qu'Alain, le petit dernier, n'avait que cinq ans. Un enfant qui s'était annoncé dix ans après Rhéaume au grand dam des Bréard, qui ne s'y attendaient guère. Choyé par sa mère qui le « catinait », Alain devint très tôt une petite peste à qui « maman » pardonnait tout. À la mort de celle-ci, c'est Juliette, l'aînée de la famille qui, à tout juste dix-huit ans, avait pris les rênes du foyer. Son père avait exigé qu'elle abandonne ses études et la vocation religieuse qu'elle entrevoyait. Juliette Bréard fut donc, malgré elle, contrainte à prendre la relève de sa défunte mère, à accomplir les tâches ménagères et à tenter « d'élever » ce petit frère détestable qui tapait du pied au moindre reproche. Toujours sans la moindre réprimande du père qui imputait le caractère de l'enfant au chagrin d'avoir perdu sa maman. Mais le temps, ce grand maître, avait fini par atténuer tout doucement la douleur de la perte de leur mère. Juliette avait fait contre mauvaise fortune bon cœur et acceptait sa dure condition comme une seconde vocation. Sans amies, sans prétendant, sans rien d'autre que son dévouement. Peu intéressée par les garçons, ces derniers ne se sentaient guère attirés par cette fille laide qui portait des souliers lacés

de religieuse parce qu'elle avait, disait-elle, les chevilles faibles. Oui, « laide », avait précisé Rhéaume, sans pour autant la dénigrer, elle était si courageuse... Mais, hélas, elle était le portrait tout craché... de leur père !

Après la soirée, il avait raccompagné Thérèse chez elle, mais avait refusé d'entrer pour rencontrer sa mère. Pas dès la première sortie. La sentant intéressée, il se risqua à lui demander si, la semaine suivante, il pourrait l'inviter encore, et la jeune femme, enchantée de sa soirée, lui avait répondu : « Oui, téléphonez-moi. La semaine prochaine ou quand le cœur vous en dira, monsieur Bréard. Et puis, vous permettez que je vous appelle Rhéaume ? »

Il était rentré à la maison avec des étincelles dans les yeux. Au point que Juliette, fine observatrice, lui avait demandé :

— Tu arrives d'où, toi ? Tu as l'air heureux... Une fille, j' imagine ?

Embarrassé d'abord, puis sûr de lui, il lui avait répondu :

— Oui, Juliette, une fille ! Une charmante jeune fille de mon âge. Et je te parie tout ce que j'ai qu'elle va devenir ma femme !

— Hé ! Pas si vite, frerot, tu as tes études, tu n'as pas d'argent de côté. S'il fallait que papa t'entende parler ainsi.

— Pas un mot, je t'en supplie. Ni à lui ni à Alain, qui s'empresserait de me trahir. Juste entre nous, Juliette, si tu veux bien. Mais tu vas voir : Thérèse est une fille distinguée.

— Thérèse ? Quel joli prénom ! Celui de la sainte que j'invoque souvent. C'est sainte Thérèse qui m'incitait à devenir religieuse. Toutes les faveurs que je lui demande,

je les obtiens. Alors, si ta petite amie s'appelle Thérèse, elle est déjà dans mes bonnes grâces. Elle est sûrement douce et jolie...

— Oui, très belle. Un visage d'ange, une taille enviable...

Juliette Bréard, malgré elle, avait légèrement froncé les sourcils.

Ils se revirent maintes fois. Ils allèrent au cinéma voir, entre autres, le film *The Divorcee*, avec Norma Shearer, qui venait de remporter l'Oscar de la meilleure actrice pour ce rôle. Rhéaume fit la connaissance de la mère de Thérèse qu'il trouva charmante, et rencontra Jean-Marc, son frère, un gars très sympathique. Thérèse avait remarqué que Rhéaume ne lisait que les journaux, ce qui l'ennuyait un tantinet. Elle qui était une passionnée de lecture, elle qui avait dévoré l'œuvre de Balzac tout comme le meilleur de Flaubert, elle qui se penchait maintenant sur les auteurs contemporains. Sans insister, elle l'initia peu à peu à la lecture de romans en lui prêtant *La faute de l'abbé Mouret* d'Émile Zola, alors que de son côté, elle plongeait dans *Regain* de Jean Giono, qu'on venait tout juste de publier. Puis ce fut lui qui daigna l'inviter à rencontrer sa famille. Monsieur Bréard père s'était montré affable et courtois et apprécia le maintien et le savoir-vivre de mademoiselle Duclos. Juliette la trouva un peu trop jolie et excessivement coquette, mais comme l'invitée avait de la classe et qu'elle se prénom-mait « Thérèse », elle obtint vite son indulgence. Du haut de ses quinze ans, Alain avait tout mis en œuvre pour avoir l'air d'un homme. Complet gris, chemise blanche, cravate de soie, cheveux bien placés, il avait fait bonne impression et se conduisit si bien que Thérèse le vouvoya comme s'il était un homme. Ce qui le rassura et lui fit dire à haute voix, après la soirée : « Toute une femme

que l'amie du grand frère ! » Mais le père, d'un regard quelque peu sévère, le fit taire. À son âge, il n'avait pas à se prononcer sur des sujets d'adultes ayant atteint leur majorité. Il n'avait qu'à retrouver ses quinze ans et ses manuels scolaires. Ce que fit le gamin, non sans se priver d'être encore... garnement !

Thérèse avait été ravie de l'accueil de Donat Bréard malgré son air sévère. Elle avait même réussi à apprivoiser Juliette, un peu revêche au départ, mais conquise par sa « piété » dont elle avait fait état et qui n'était, somme toute, qu'un culte envers sa sainte patronne et envers la Vierge Marie, à qui elle allumait des lampions devant leur statue à l'église. Le jeune Alain l'avait trouvée très belle et surtout bien tournée avec ses formes rondes et ses jambes superbes. La dulcinée de son frère lui rappelait certaines actrices dont il découpait les photos dans les revues. Sans être Jean Harlow, Thérèse Duclos n'avait rien à envier, selon lui, aux actrices américaines avec ses cheveux blonds et sa généreuse poitrine. Envieux, mais pas bête, il se demandait ce qu'elle avait bien pu trouver d'irrésistible chez son frère aîné. Lui qui, sans être laid comme Juliette, avait tout de même hérité du menton de son père. Ce que Thérèse avait constaté, bien entendu, tout en trouvant Rhéaume fort séduisant pour autant. Même si elle devait admettre qu'Alain, avec les traits de sa défunte mère, serait le plus beau des Bréard.

La planète Pluton était découverte, Greta Garbo donnait le ton à la mode, le joueur de baseball Babe Ruth était le plus haut salarié avec 80 000 \$ par saison, le pont Jacques-Cartier avait été inauguré, les Canadiens de Montréal remportaient la coupe Stanley, et Rhéaume Bréard avait demandé Thérèse Duclos en mariage. Donat Bréard s'était d'abord opposé, alléguant que son fils

devait terminer ses études et amasser plus d'argent, mais Rhéaume refusait de lui prêter oreille. Il était amoureux fou de Thérèse et ne voulait à aucun prix risquer de la perdre. Ils avaient tous deux vingt-cinq ans, donc en âge de décider eux-mêmes et, contrairement à monsieur Bréard, la mère de Thérèse ne s'élevait nullement contre ce projet, même si la fréquentation avait été de courte durée. Juliette parvint à faire entendre raison à son père. Heureuse de voir son frère si bien se caser, il n'en demeurerait pas moins que ses tâches seraient diminuées à la maison : « Un de moins à prendre soin ! »

Afin de tenter de dissuader son fils une dernière fois, monsieur Bréard invoqua le fait que les logements étaient rares en automne, mais Thérèse avait tout prévu. Les nouveaux mariés habiteraient chez madame Duclos jusqu'au printemps. La maison était grande, il y avait une chambre inoccupée au second plancher, un joli balcon... Et comme Jean-Marc accueillait d'avance et à bras ouverts son futur beau-frère... Donat Bréard dut donc s'incliner, et le samedi 8 novembre 1930, Rhéaume Bréard épousait, dans la plus stricte intimité, Thérèse Duclos, la seule femme qu'il ait aimée à ce jour. La mariée était en blanc, mais en robe trois-quarts, pas même jusqu'à la cheville. Un chapeau de velours blanc, une cape du même tissu sur sa robe de crêpe et un tout petit bouquet de roses blanches tenu d'une main gantée. Mais elle était superbe avec ses cheveux blonds jusqu'aux épaules, à la Marlene Dietrich, comme le voulait la mode. Lui, dans un élégant complet noir, cravate grise et guêtres noires sur des souliers gris, avait fière allure. « Un très beau couple ! » murmuraient les invités et les gens venus « écornifler » dans la petite église. Un léger buffet arrosé de champagne suivit chez les Duclos, et le photographe de renom engagé pour l'occasion croqua dans le salon le plus joli des portraits de noces. Juliette Bréard

avait revêtu une robe de soie de teinte bourgogne et lacé ses souliers noirs fraîchement cirés. Sans maquillage, sans le moindre bijou, elle avait tout de même appareillé à sa robe un bonnet de velours noir orné d'une rose de soie bourgogne, ce qui rehaussait sa toilette d'un cran. Alain Bréard, habillé comme un homme, les cheveux savamment lissés, paraissait nettement plus vieux que son âge. Deux tantes de la mariée s'étaient jointes, avec leur époux, à la réception, mais du côté des Bréard, personne d'autre. Les quelques parents éloignés du paternel étaient depuis longtemps tombés des branches de l'arbre familial.

En 1931, vivre dans la maison de madame Duclos où le gîte était gratuit et, bien souvent, la nourriture, était une chance inouïe pour Thérèse et Rhéaume. C'était la dépression : les monnaies dégringolaient, les banques faisaient faillite et les gouvernements ne pouvaient honorer leurs dettes. Rhéaume terminait ses études tant bien que mal, mais il avait perdu son emploi à temps partiel. Souvent, son père lui remettait, à l'insu des Duclos, de rondellettes sommes d'argent afin de l'aider à prendre ses responsabilités. Thérèse avait conservé son emploi de secrétaire chez l'avocat, tout en acceptant une diminution de salaire, imputée à une baisse de la clientèle. Jean-Marc, le beau-frère, s'entendait à merveille avec Rhéaume et ni lui ni la mère ne nuisaient à l'intimité du couple. Malgré sa bonne volonté, Rhéaume avait petit à petit délaissé la lecture de romans pour se replonger dans tous les journaux qu'il achetait régulièrement. Il avait suivi le procès d'Al Capone condamné à onze ans de prison à Chicago pour fraude fiscale. Aux Indes, Gandhi avait été libéré et les négociations d'indépendance débutaient avec l'Angleterre. Aux États-Unis, l'Américain Frederick Allison venait de découvrir

l'halogène et la compagnie Schick présentait le rasoir électrique. Enfin, à New York, c'était l'inauguration en grande pompe de l'Empire State Building.

Furetant ici et là dans les journaux de son mari, Thérèse avait eu vent du succès de Bing Crosby avec deux chansons au palmarès, tout comme elle avait appris que, dans le domaine de la mode, les gants de suède assortis aux souliers et au sac à main étaient très populaires. Pour les hommes, il était de mise d'avoir deux mouchoirs, dont un seulement pour l'apparence, porté à l'avant du veston. En France, Maurice Chevalier abandonnait la chanson pour se consacrer au cinéma et, à Hollywood, un nouvel acteur du nom de Clark Gable, qu'elle trouvait fort séduisant, débutait sa carrière. Côté littérature, Antoine de Saint-Exupéry venait de publier *Vol de nuit*, qu'elle se promettait d'acheter, alors qu'au cinéma français, Michel Simon jouait dans le film *La Chienne*, tourné par Jean Renoir. Le paquet de cigarettes était haussé à 20 cents, ce qu'elle désapprouvait, puisqu'elle fumait, et le billet de tramway, rendu à 6 cents. Mais ce qui la tourmentait, ce qui l'angoissait beaucoup, c'était qu'après neuf mois de mariage elle n'était toujours pas enceinte. Rhéaume, peu enclin à la paternité, ne s'en souciait guère, mais elle, avec son « cœur de mère », s'en inquiétait intérieurement.

Après un long et dur hiver durant lequel les gens tentaient de remonter la côte de leurs déboires, Rhéaume se mit en quête d'un logis pour Thérèse et lui. Non pas qu'ils ne se sentaient pas bien chez madame Duclos, mais ils avaient tous deux envie d'une plus grande intimité, d'un petit nid juste pour eux. Thérèse comptait également sur une « vie à deux » pour enfin devenir enceinte et tenir un enfant dans ses bras. Elle croyait

que le fait d'habiter chez sa mère retenait quelque peu leurs élans de ce côté. Qui sait si, dans sa pudeur et sa retenue à cause de sa mère et de son frère, elle n'entravait pas cette fécondation qu'elle espérait tant ? Rhéaume avait finalement en main le certificat d'études sur lequel il comptait et, peu de temps après, décrochait un bon emploi comme administrateur adjoint au siège social d'une chaîne de magasins pour dames. Thérèse, toujours secrétaire chez le même avocat, avait vu son salaire « regrimper » de quelques dollars par semaine, ce qui la rassura sur son emploi. Ils cherchèrent et dénichèrent un joli trois pièces avec balcon sur la rue Saint-Vallier, tout près du travail de Thérèse. Un logis pour deux, trois tout au plus, lorsque les gens plaçaient la « bassinette » du bébé dans leur chambre. Mais, malgré la vie à deux, le petit nid coquet et les élans d'amour plus fréquents, Thérèse, d'un mois à l'autre, n'était pas en voie d'être mère. Alarmée, découragée, elle avait consulté un médecin qui lui avait annoncé, après de sérieux examens, qu'elle avait « un grave problème du côté des ovaires » et qu'elle devrait, hélas, se faire à l'idée... Thérèse avait pleuré, beaucoup pleuré, et Rhéaume avait tenté de la consoler en lui disant : « Qu'importe, ma chérie, nous tenterons d'être heureux à deux. Tu sais, un enfant... » Peinée, amèrement déçue, elle lui avait mis la main sur la bouche pour ne pas entendre ce qu'il allait ajouter.

1932, et la Terre roulait sur de la ouate et des cailloux. Au fil des mois, au gré des hauts et des bas, Paul Doumer, président de la République française, était assassiné et Franklin Delano Roosevelt devenait président des États-Unis. Thérèse venait d'acheter *Le nœud de vipère* de François Mauriac, alors que Rhéaume croyait la surprendre en lui offrant *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand

Céline, qu'elle avait déjà commandé. À Hollywood, une mignonne enfant du nom de Shirley Temple tournait son premier film et Helen Hayes, grande dame du cinéma, remportait l'Oscar de la meilleure actrice. C'était aussi l'année de la découverte de la vitamine D et du neutron. À Los Angeles, on accueillait les Jeux olympiques, et Rhéaume avait l'œil sur une Chevrolet de 692 \$ qu'il n'avait pas les moyens de se payer. Tous ces événements et faits divers, Thérèse les retrouvait dans la pile de journaux qu'achetait son mari. Aussi bien en anglais qu'en français. Le paquet de cigarettes était encore à 20 cents, ce qui rassurait la jeune femme malgré le dédain de son mari qui ne supportait pas l'odeur du tabac. Et Donat Bréard, le paternel, avide de sports, surtout de hockey, eut du mal à se remettre de la coupe Stanley remportée, cette année-là, par les Maple Leafs de Toronto.

Juliette, profitant du fait que les gens étaient pris à la gorge, obtint, pour la moitié du prix demandé, une jolie petite maison sur la rue Lacordaire dans le quartier Hochelaga. Un chez-soi d'un seul étage, sans sous-sol, juste assez grand pour elle. Exaspérée d'être la femme à tout faire de la résidence familiale, elle avait annoncé à son père qu'elle partait, en lui laissant Alain qui, à dix-sept ans, pouvait se débrouiller sans elle, qu'elle voulait vivre sa vie, œuvrer auprès des malades dans les hôpitaux. Monsieur Bréard, pris de court, dénicha à son tour un duplex pour un prix dérisoire. Il loua le haut à bas prix à une petite famille dans le besoin et habita le rez-de-chaussée avec Alain qui verrait, tant bien que mal, à l'entretien.

Après bien des espoirs suivis de quelques doutes, puis constatant qu'elle ne serait jamais mère, Thérèse avait soulevé, lors d'une visite chez son beau-père, le

fait qu'elle aimerait adopter un enfant. Donat, laissant tomber sa fourchette dans son assiette, lui avait répondu sèchement :

— Un Bréard, ça fait des enfants, ça n'en adopte pas !

Regardant Rhéaume, elle le vit baisser les yeux pour ensuite les lever au plafond en guise d'approbation. Avant qu'elle ne puisse répliquer, son beau-père ajouta :

— Si Dieu a décidé de ne pas vous en donner, Thérèse, il faut vous soumettre à Sa volonté.

Tremblante, elle osa murmurer :

— Mais il y a tant d'enfants abandonnés dans les orphelinats...

Et monsieur Bréard, implacable, enchaîna vertement :

— Des bâtards, ma fille ! Des enfants dont on ne sait rien ! Et pas un de ceux-là, fille ou garçon, ne portera mon nom !

Elle s'était tue parce que Rhéaume n'avait rien dit. Le lui reprochant le soir venu, il avait murmuré :

— Mon père n'a pas tort, ma femme. Un Bréard...

Elle l'interrompit :

— Mais nous ne serons jamais parents, Rhéaume, le comprends-tu ?

La serrant contre lui, il lui susurra à l'oreille :

— Allons, nous allons quand même être heureux, toi et moi... Et puisque c'est la volonté de Dieu. C'est Lui qui fait les lois...

Elle s'était consolée en séchant ses larmes sur l'épaule de son mari et, cette nuit-là, se donnant corps et âme à celui qu'elle aimait, confiante de contrer le bon Dieu, elle espéra encore une fois, en invoquant le Ciel et tous les saints... En vain.

La montre n'arrêta pas sa course et, deux ans plus tard, ayant troqué le logement contre une jolie maison

de la rue Dickson, non loin de chez Juliette, le couple Bréard menait un train de vie plus enviable. Toujours à l'emploi de la chaîne de magasins pour dames, Rhéaume en était devenu l'administrateur en chef, avec cinq personnes du bureau, dont les comptables, dans son service. Son salaire avait été haussé et, tout en restant prudent, Thérèse et lui se payèrent du bon temps. Un voyage à Paris, un autre à Londres, des sorties dans les boîtes de nuit les plus huppées de la métropole, la voiture neuve, une Chevrolet Master de 745 \$, et les salons de mode de renom où s'habillait désormais Thérèse, femme très en vue et de plus en plus belle. L'avocat pour qui elle travaillait encore l'avait mise en charge du bureau avec une généreuse augmentation de salaire. Avec une tête à la Ann Sothern et un corps de déesse à la Paulette Goddard, Thérèse Bréard attirait de plus en plus la clientèle... masculine ! Loin de passer inaperçue, elle recevait parfois les avances de clients fortunés, mais Thérèse, fidèle à son Rhéaume dont elle était follement éprise, les refusait avec un doux sourire.

Sans cesse à l'affût de livres, elle s'était plongée dans *La machine infernale* de Jean Cocteau, et *Le visionnaire* de Julien Green, mais le soir venu, pendant que Rhéaume épluchait ses journaux, elle écoutait quelques émissions de radio. Surtout musicales. Son mari l'avait même surprise à fredonner *Un amour comme le nôtre*, le succès de l'heure en France. À Hollywood, Donald Duck faisait ses débuts au cinéma et Clark Gable, qui n'était plus un débutant, décrochait l'Oscar du meilleur acteur pour son rôle dans le film *It Happened One Night* alors que sa partenaire, Claudette Colbert, remportait celui de la meilleure actrice. En France, Fernandel était très populaire, déclassant même Michel Simon, un acteur de renom. L'Italie gagna la Coupe du monde de soccer et quatre ans après

son mariage, Thérèse Duclos, devenue madame Bréard, s'était enlevé de la tête le désir d'être mère. « À la grâce de Dieu ! », avait-elle fini par s'écrier, mais le Seigneur resta sourd à ses prières, et la fort jolie femme, pulpeuse, déploya toutes ses énergies au bonheur de son mari. Lui, ambitieux, sans aucune fibre paternelle dans l'âme, ne songeait qu'à gravir les échelons et à se tailler une place au soleil. Comblant sa femme de bijoux, de parfums et de toilettes dernier cri, il était fier de l'exhiber, de dire à tous : « Je l'ai aimée dès que je l'ai vue. Elle est si belle ! »

Un an plus tard, madame Duclos, brave mère et charmante belle-mère, rendait l'âme après une sévère pleurésie. Jean-Marc, inconsolable, vendit la maison, partagea la somme avec Thérèse et partit vivre en Alberta afin de perfectionner son anglais et tenter de devenir, non pas avocat, mais le plus fin limier de la force constabulaire. Orpheline, sans père ni mère, sans frère désormais, Thérèse jeta son dévolu tout entier sur Rhéaume qui l'adorait. Ce mari qu'elle admirait, qu'elle vénérât, et avec lequel elle souhaitait passer sa vie, même si, fort épris des affaires, il était moins porté sur « la chose ». Rhéaume la comblait, Rhéaume l'aimait... Le reste du monde n'avait plus d'importance.

Les années tout comme les nuages se multiplièrent et se dispersèrent. Les saisons se succédaient et les hivers trop froids étaient entrecoupés par des voyages dans le Sud que s'offraient les Bréard. Rhéaume avait changé d'emploi, il était maintenant administrateur en chef au siège social d'un institut bancaire. Désormais bien nanti, il avait même aidé son vieux père à faire l'acquisition d'une maison du nord de la ville. Une spacieuse maison détachée comme Donat Bréard en rêvait depuis toujours. Pas de locataires, pas de voisins collés... Une

maison de riches, quoi ! Même si son avoir avait passablement fondu avec le temps. Souhaitant s'y installer avec Alain, celui-ci lui annonça qu'il projetait de s'exiler aux États-Unis, faire son propre chemin dans la vie et réussir là où l'on croirait en lui. Parce que, au sein de la famille, le petit dernier avait été laissé pour compte. « Rien de bon pour mon frère à l'horizon... », disait de lui Rhéaume. « Un parasite de la pire espèce ! », répondait le père, en parlant du benjamin. Mais, sûr de lui, beau à en faire chavirer les femmes, Alain Bréard savait qu'il aurait plus de chance du côté américain, sans bâtons dans les roues. Acteur ? Il en doutait. Mais attaché de presse ou *manager*... Il partirait en laissant derrière lui Mimi, Janine et Priscilla, une danseuse, une chanteuse et une barmaid, toutes trois éprises de lui, sans savoir ni l'une ni l'autre qu'elles se le partageaient.

Monsieur Bréard fit quand même l'acquisition de la vaste résidence de pierres de l'avenue d'Auteuil, dans le quartier Ahuntsic, quitte à l'habiter seul. Invitée à le rejoindre dans son « palais », Juliette refusa, préférant sa petite maison de la rue Lacordaire. Donat, ulcéré, lui avait alors crié : « S'il en est ainsi, tu es déshéritée, ma fille ! Jamais cette maison ne t'appartiendra ! » Ce dont Juliette se foutait. Elle avait maintenant un salaire de l'hôpital et n'attendait rien de son grognon de père qui, naguère, l'avait traitée telle une domestique. Dame de sainte Anne de sa paroisse, entourée d'amies d'occasion, elle pouvait aisément se permettre des sorties avec elles.

La seconde guerre avait passé, laissant le monde entier bouleversé. Rhéaume s'en était sauvé avec la complicité d'un médecin, ami de la famille, mais Alain, plus courageux malgré ses torts, avait fait son service militaire. Ce qui avait déjoué ses plans pour la Californie.

Mais ce n'était que partie remise, avait-il dit à son père qui, de cette façon, le gardait auprès de lui. Service militaire, certes, mais avec les « connections » de Donat et d'anciens camarades, il ne fut pas envoyé outre-mer. Il était sur la liste, mais son nom reculait de page en page et, lorsqu'on ne put faire autrement que de penser à lui pour aller combattre les Nazis, la guerre était finie. Sans hésiter, Alain s'empressa de plier bagages et de partir vers son destin. Et ce, malgré les cris aigus de son père et ses menaces. « Tu seras déshérité tout comme ta sœur ! Cette maison ne sera jamais à toi ! Et je ne te laisserai pas un sou... » Alain, sachant qu'il partirait le lendemain, lui avait répliqué : « Gardez-la votre maison, papa, c'est tout ce que vous avez, et laissez-la à Rhéaume après votre mort. Là où je vais, j'en aurai trois comme la vôtre sur les plus hautes collines. En peu de temps, croyez-moi ! » Le matin venu, brise d'automne dans les cheveux, Alain Bréard quittait Montréal pour aller s'établir à Los Angeles, Santa Barbara ou dans les parages. Avec des rêves plein la tête et trois belles filles en peine derrière lui.

« Ainsi va la vie ! », disait souvent Rhéaume à Thérèse lorsqu'elle lui rapportait un fait divers. Et c'est dans cet « ainsi va... » que Donat Bréard rendit l'âme quelques années plus tard, laissant à Rhéaume ses quelques économies et sa maison quasi payée. Sans que Juliette s'y objecte. Sans qu'on puisse joindre Alain, ne sachant où il était, pour l'avertir du décès de son père. Thérèse et Rhéaume s'empressèrent de se départir de leur maison afin d'emménager dans la superbe résidence où, déjà, madame Bréard se sentait châtelaine, et Rhéaume, de trois degrés plus élevé.

La somptueuse demeure de l'avenue d'Auteuil attirait les regards. De toute façon, dans la tête des gens

du quartier, seuls les riches habitaient sur cette avenue séparée d'un terre-plein. Thérèse et Rhéaume, croyants et pratiquants, assistaient chaque dimanche à la dernière messe de l'église Saint-Nicolas, située à un coin de rue de leur maison. Pour être plus en vue, bien entendu. Thérèse causait avec quelques dames de la paroisse, mais que cordialement. Elle ne voulait pas qu'on empiète dans sa vie privée ou qu'on lui demande d'un trait, comme c'était souvent le cas : « Vous avez des enfants ? Ils vont à l'école ? » Elle avait certes passé outre à l'idée de fonder une famille, mais elle s'était toujours sentie gênée de ne pas être mère. Comme si ce manque dans la vie d'une femme pouvait être un péché. En ce temps d'après-guerre, toutes les femmes avaient eu des enfants, sauf les trop âgées ou les... stériles ! Un diagnostic qui la rendait honteuse d'elle-même et dont elle gardait le secret. Sans s'être jamais questionnée, ni avoir demandé aux médecins si ce n'était pas plutôt lui, son mari, qui était incapable d'être géniteur. Mais comme Rhéaume se foutait éperdument de ne pas avoir d'enfants, ce n'était certes pas lui que la question embarrassait. D'autant plus qu'il répondait, chaque fois que c'était lui qu'on questionnait : « Que voulez-vous, ma femme ne peut pas en avoir. »

Il travaillait de plus en plus, il avait même accepté de gérer les fonds d'une autre compagnie à temps perdu. Pour avoir encore plus d'argent, pour vivre plus largement et rouler dans sa Cadillac flambant neuve, alors que Thérèse, habillée par les grands couturiers, se pavanait en Mercedes, tout en utilisant un fume-cigarette d'argent pour tirer des bouffées de ses Black Cat. Un couple riche, très à l'aise, quelque peu snobinard, que les gens du quartier n'osaient approcher. Loin de sa petite école, Thérèse Duclos ! Loin de son premier emploi et de sa diminution de salaire ! Elle roulait maintenant sur l'or ! Mais

son cœur n'avait pas changé et, malgré les apparences et cette soudaine fierté, elle était des plus généreuses lorsque venait le temps des dons de charité. Et chaque année, le 31 octobre, jour de l'Halloween, elle dépensait une fortune en bonbons et en chocolats pour choyer les enfants qui sonnaient à sa porte. C'était, pour elle, le soir le plus radieux qui soit. Juste à voir, sous les déguisements, des minois d'enfants lui sourire en tendant leur sac, quelques larmes de joie humectaient ses paupières.

Juliette venait de temps à autre souper avec eux. Une Juliette ravie du bonheur de son frère, peu envieuse, sauf de son jardin fleuri, l'été. Juliette, bonne, aimable, mais toujours aussi laide, qui s'exclamait, néanmoins, devant une robe ou un collier que portait sa belle-sœur. Juliette qui trouvait Thérèse si belle, sans même se rendre compte qu'avec un peu de bon vouloir... Mais non, Juliette, fidèle à elle-même, qui portait encore des souliers noirs lacés d'infirmes, parce qu'elle avait, insistait-elle, les chevilles faibles.

— Aucune nouvelle d'Alain ? lui demanda Rhéaume.

— Non. Pourquoi en aurais-je ? Il a mis une distance entre nous depuis qu'il a appris que son père avait fini par mourir. Une adresse retrouvée dans un tiroir que j'ai encore égarée depuis, mais il a sans doute déménagé. Une vraie queue de veau, celui-là !

— Il t'avait pourtant répondu.

— Oui, mais quand j'ai vu qu'il n'éprouvait aucun chagrin, je l'ai sermonné comme ce n'est pas possible. Quel ingrat ! Après tout ce que papa lui a donné...

— Comme quoi, Juliette ?

— Bien... le gîte, l'hospitalité... Il l'a fait vivre, tu sais.

— C'était normal, c'était son fils. Non, le père ne lui a rien donné, Juliette. Rien qui vaille, pas même son appui. C'est peut-être pourquoi il est parti.

— Tu ne vas quand même pas le défendre, Rhéaume ! Qu'est-ce qu'on lui a fait, nous, pour ne plus exister pour lui ? Je l'ai élevé cet enfant-là ! Je me suis sacrifiée...

— Je sais, Juliette, ne t'emporte pas. Et je ne le défends pas, crois-moi. De toute façon, avons-nous vraiment besoin de lui ? Moi, il ne me manque pas.

— Moi non plus, mais tu sais, parfois, je pense...

— Tu penses à quoi ?

Sans se soucier de blesser sa belle-sœur, Juliette répondit :

— Bien, tout d'un coup qu'il serait marié et qu'il aurait des enfants ? Un ou deux petits Bréard à gâter ! Et voir notre nom se perpétuer...

Tout allait trop bien, Rhéaume travaillait jour et nuit en vue d'une retraite prématurée. Il rêvait de voir l'Italie, l'Australie et le Japon, alors que Thérèse lorgnait plutôt du côté de la Suisse et de l'Allemagne. Plus mondaine que dans son jeune temps, attirée par les défilés de mode et les magasins renommés, elle lisait moins qu'avant. Un roman de temps à autre, mais le plus récent remontait à deux ans. Elle avait lu presque d'un trait *Le Survenant* de Germaine Guévrement, pour ensuite se plonger dans *Les mains sales* de Jean-Paul Sartre, qu'elle avait moins apprécié. Côté musique, elle aimait l'opérette, et sa chanteuse préférée était Mathé Altery, dont elle possédait quelques disques. Au Québec, Claire Gagnier attirait aussi son attention, quoique dans les boîtes de nuit, elle aimait applaudir les vedettes internationales de passage comme Luis Mariano, Annie Cordy, ou encore Dorothy Lamour, qu'elle était allée entendre chanter au chic cabaret *Chez Parez*. Rhéaume aimait lui faire plaisir et la distraire. Parce que les têtes se tournaient sur son passage et qu'il était celui dont elle était la femme. Parce que, de son côté, peu porté

sur la lecture, sauf les journaux, peu friand de musique, sauf des *crooners* comme Frank Sinatra et Tony Bennett, il n'aimait pas la danse, ne fumait pas et ne buvait qu'à l'occasion, un doigt de rhum dans une boisson gazeuse ou un cognac. Mais il adorait voyager, s'instruire, tenter d'apprendre d'autres langues afin d'impressionner ses collègues. Mais sa passion première, surtout et avant tout, était les chiffres.

Oui, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes au sein de ce couple uni, jusqu'à ce que Thérèse, un certain matin d'automne, se mette à tousser. Légèrement d'abord, puis de plus en plus fortement. Alarmé, Rhéaume lui conseilla d'aller consulter le médecin, mais elle persistait à dire que ce n'était que passager. Sans doute un début de rhume...

— Cesse au moins de fumer, Thérèse, ça ne t'aide pas !

— Allons, le pire que ça peut être, c'est une bronchite et j'ai un bon sirop et des pastilles contre ce malaise.

Sa négligence la fit tant tarder à voir son médecin que, lorsqu'elle s'y décida, on lui fit subir de sérieux examens, mais le mal était fait. Le cancer qui s'était développé à son insu, on ne savait trop où, avait déjà atteint un poumon. Rhéaume mit tout en œuvre, spécialistes, traitements, voyage aux États-Unis pour des analyses supposément plus perfectionnées, mais rien n'y fit et, de jour en jour, Thérèse maigrissait. Oui, le mal était fait, elle le savait maintenant. Et il se répandait, ce que ni Rhéaume ni elle ne savaient encore. La voyant décliner, se décharner, il en fut profondément bouleversé. Pas Thérèse ! Pas si jeune ! Ils avaient tant de choses à voir tous les deux...

— Et juste au moment où je prends ma retraite..., lui avait-il dit.

— Que veux-tu, c'est la volonté de Dieu, mon mari. Tout comme les enfants qu'il n'a pas voulu me donner dans le temps...

Rhéaume sentait des larmes s'accrocher à ses paupières. Pas sa Thérèse ! Pas celle dont tous les hommes avaient rêvé ! Pas l'éblouissante madame Bréard de la plus belle rue du quartier. Mais le sort en avait été jeté et, plus forte, plus courageuse que lui, Thérèse remettait son vague espoir entre les mains du Tout-Puissant, de sa sainte patronne et de la Vierge Marie. Juliette venait lui tenir compagnie, lui préparer ses repas et tenter de la distraire. Pour l'entretien de la maison, deux femmes de ménage se relayaient. Et le médecin, ce brave docteur de la famille, venait tous les jours prendre le pouls de sa patiente et lui signer des ordonnances de plus en plus fortes pour que la malade ne souffre pas. Au grand désespoir de Rhéaume qui avait rayé de ses projets tous les voyages prévus au calendrier. À son grand désarroi aussi alors que, le matin, pour oublier sa peine et sa détresse, il allait s'asseoir sur le banc du parc qu'il avait adopté au bord de l'eau. Avec, maintenant, un livre à la main. Plus souvent qu'autrement, la biographie d'un politicien.

La regardant dormir après le départ de la gardienne, il laissa échapper un soupir, et elle ouvrit les yeux.

— Tu es découragé, n'est-ce pas ?

— Non, pas découragé, Thérèse, affligé. Je ne peux pas croire que tu... Comment vais-je pouvoir vivre sans toi ?

— N'y pense pas... J'ai encore du temps devant moi. Je suis là, Rhéaume. Pas comme j'étais, bien sûr, mais je suis encore là.

Il lui prit les mains et se retint de les serrer dans les siennes de peur d'en briser les jointures. Puis, levant les yeux sur elle :

— Tu veux une autre tasse de thé ?

— Non, trop boire me force à me lever et j'ai mal... Non, rien pour moi, va plutôt te servir à dîner... Juliette t'a fait cuire un jambon.

— Brave Juliette, elle reviendra quand ? Demain peut-être ? Elle ne t'en a rien dit ?

— Non, pas demain, mais la gardienne peut revenir si tu désires sortir.

— Oh ! juste quelques heures en matinée. Le temps de lancer des croûtes aux canards et de lire mon dernier chapitre, s'il ne pleut pas.

— La gardienne viendra, Rhéaume, tu n'as qu'à l'appeler. Et si tu vois des moineaux, donne-leur du pain. Ils doivent avoir faim, les pauvres petits, l'hiver s'en vient...

Rhéaume Bréard se leva, sortit tout doucement, et Thérèse ferma les yeux pour se replonger dans le néant engendré par l'effet des calmants. La pluie avait cessé, les enfants revenaient de l'école pour le dîner et le soleil tentait péniblement de percer un nuage rebelle. Il mangea quelque peu, repéra de la musique de jazz à une station non identifiée puis, douloureusement envahi par toutes les déceptions de la morne saison qui s'éteignait, il s'endormit sur le divan, une main sur le genou, l'autre sur la poitrine... à la hauteur du cœur.